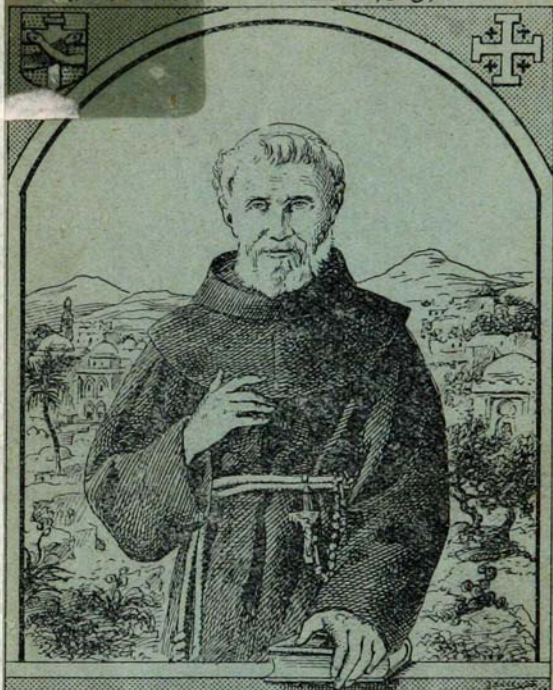


922.2714455
F8522d
1926a



Bibliothèque Nationale du Québec

R.P. Mathieu - M. Daunais, O.F.M

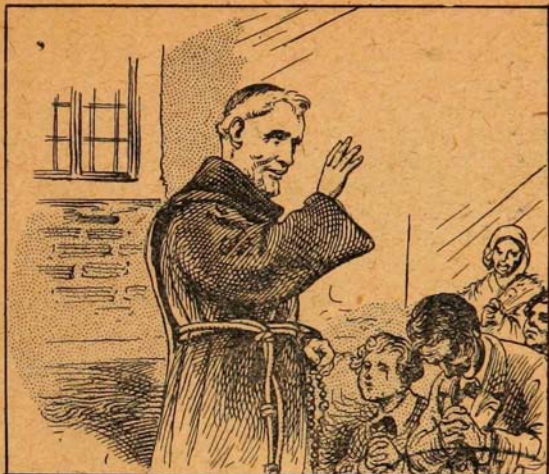


LE PÈRE FRÉDÉRIC DE GHYVELDE

COMMISSAIRE DE TERRE-SAINTE
AU CANADA

EDITIONS CHARLES PAILLART
ABBEVILLE — SOMME

922.244
F852m
EX 1



Bien chers lecteurs,

Nous vous présentons aujourd'hui une courte biographie du bon Père Frédéric. Nous croyons qu'il est de la plus haute importance de consigner par écrit les traits les plus saillants de sa vie, dont le souvenir est encore vivant dans la mémoire de plusieurs, qui, avancés en âge, peuvent bien disparaître avant longtemps. Le récit de ses vertus, remarquables en tous temps et héroïques à certaines heures, portera les fidèles à pratiquer ce qu'il y a d'imitable et à admirer ce qu'il y a de providentiel. Les hommes de cette valeur sont rares. Leurs noms méritent de passer à la postérité et leur mémoire de rester en bénédiction. Voilà pourquoi il vaut mieux encourir quelques blâmes sous le rapport du style que

Le Père Frédéric, bénissant.

Bibliothèque
Collège de Ch...
Frères du Sacra-C...

de garder le silence sur des merveilles que nous offre la vie de nos illustres devanciers.

La vie du bon Père Frédéric intéressera spécialement ceux pour qui le spectacle d'une âme simple et droite a de l'attrait, qui comprennent les beautés de la vertu et du sacrifice et les élans d'un cœur pur et aimant.

Nous l'offrons, à titre de reconnaissance, à nos nombreux bienfaiteurs d'autrefois, qui tous ont été les amis et les protégés de notre bon Père.

Chargé par nos Supérieurs de présenter la cause de béatification du Père Frédéric devant les tribunaux ecclésiastiques, nous recevrons avec reconnaissance les détails supplémentaires, qui nous aideront à donner une biographie plus complète de cet homme de Dieu et à conduire à bonne fin l'instruction du procès informatif qu'a autorisé avec tant de bienveillance, l'illustre Evêque des Trois-Rivières, Monseigneur François-Xavier Cloutier.

P. MATHIEU-MARIE, O. F. M.

Postulateur-Délégué,

**Les Trois-Rivières,
Canada.**

BX

4765

F7D884

1926a

DÉCLARATION : Pour nous conformer au Décret d'Urban VIII, nous soumettons entièrement à la Sainte Eglise, l'appréciation des faits rapportés dans cette notice, ainsi que, les titres attribués aux divers personnages,



I

Sa vie dans le monde

L'enfant naquit le 19 novembre 1838, à Ghyvelde (France), dans le diocèse de Cambrai, maintenant diocèse de Lille, de Pierre Antoine Janssoone et de Marie Isabelle Bollengier. Au saint baptême, qui lui fut conféré le 24 novembre de la même année, il reçut les noms de Frédéric-Cornil. Son parrain et sa marraine furent Henri Janssoone et Rose Bollengier.

Son père appartenait à une ancienne famille de cultivateur, où l'honneur de la religion et l'amour du travail allaient de pair. Catholique pratiquant, il édifiait tout le monde par son assiduité aux

Le Père Frédéric enfant, en contemplation « dans un désert »
(anecdote racontée à la page suivante).

offices paroissiaux. Il donnait l'exemple de la plus solide piété, mais de cette piété plus austère qu'expansive, qui caractérise la population flamande. Sa mère joignait à une charité admirable, les avantages que procurent une bonne éducation et un heureux caractère. C'était une de ces femmes croyantes, pétrie de force et de bonté, image de la divine Providence. Veuve chargée de quatre enfants, elle avait épousé Pierre Antoine Janssoone, le 5 novembre 1828. De ce mariage, naquirent neuf enfants, dont cinq moururent en bas âge. Frédéric était le plus jeune.

De très bonne heure, il aima la piété et en fit des actes admirables, à un âge, où sans une grâce spéciale, on est incapable de les apprécier parfaitement. Sa mère le surprend en contemplation, « dans un désert » : c'était dans une grotte creusée dans une meule de foin. Il n'a ni chapelet, ni livre ; mais il a les mains jointes et les yeux levés vers le ciel. Il parle cœur à cœur avec son Dieu et lui exprime son amour.

Orphelin de père à dix ans, il se distingue par sa respectueuse soumission à sa mère et son grand amour de la prière et de l'étude. Il fait sa première communion à 13 ans, âge requis dans le diocèse de Cambrai pour ce grand acte de la vie chrétienne.

L'année suivante, il sollicite auprès de sa mère la faveur de faire un cours classique. Sa pieuse enfance et ses goûts sérieux le portent vers l'état ecclésiastique. Il sent déjà dans son cœur l'appel mystérieux du divin Maître.

Il fait son entrée au collège communal d'Hazebrouck, au commencement de l'année scolaire de 1852. Par son application, il occupe les premières places de sa classe. « Sa piété était sincère, disait Monsieur le Chanoine Demau, Curé-Doyen de

Bergues ; et son respect, pour ses supérieurs, entier. Il se faisait remarquer par sa constante fidélité à la discipline scolaire ». Ce suffrage élogieux est corroboré par les suffrages des maîtres et des élèves qui lui décernent à la fin de l'année le prix de bonne conduite, comme l'atteste le *Palmarès* de 1853-54.

A l'automne de 1854, il va au collège de Notre-Dame des Dunes, à Dunkerque. Dans cette institution, ses succès sont encore plus remarquables. Sans compter les autres prix, il obtient le quatrième accessit de bonne conduite. Frédéric retourne au collège au commencement de 1855, mais avant la fin de l'année, des malheurs de famille l'obligent à abandonner ses études pour gagner son pain et celui de sa mère. Son frère Pierre lui obtient du travail à Estaires. Comme voyageur de commerce, il a une position très avantageuse et très lucrative. Dans le monde, les plaisirs n'altèrent point ses sentiments de vraie et solide piété. Cependant sa mère en craint les dangers et s'offre en victime au Seigneur, pour obtenir la vocation religieuse des quatre survivants du second lit. Cette oblation fut acceptée du ciel ; la faveur lui fut accordée mais elle était au ciel quand elle eut ce grand bonheur. Frédéric revient donc s'asseoir humblement sur les bancs du collège d'Hazebrouck pour y terminer ses études.

II

Sa vie dans le Cloître

Le 26 juin 1864, Frédéric revêtait la bure franciscaine, à Amiens. On lui donna comme patron de sa vie religieuse, celui qu'il avait reçu au saint

baptême. Sous la direction vigilante du Père Léon de Clary, qui voulait faire de ses novices « des saints, non pas des saints vulgaires, mais des saints à faire des miracles, à convertir les plus grands pécheurs », le Frère Frédéric fit de rapides progrès dans la vertu. Dieu, dans son infinie bonté, l'inonde de ses consolations. « Comme chrétien et comme religieux, écrit-il, je goûte un bonheur et une véritable joie de me trouver sur le chemin royal du ciel ». Les épreuves ne lui manquèrent pourtant pas. Voici comment il résume l'année de son noviciat, qui est restée jusqu'à sa mort, gravée dans sa mémoire, comme le charme d'un rêve béni et aimé : « Après des luttes et des hésitations sans fin, je suis arrivé à la veille de dire un adieu éternel au monde, à ses richesses, à ses plaisirs, à ses honneurs, et cela en contractant des engagements sacrés, des liens indissolubles. Je vais, en un mot, devenir, par l'émission des vœux simples, mais perpétuels, l'enfant, l'humble enfant de Saint François d'Assise, homme extraordinaire, que Dieu suscita à la fin du douzième siècle pour flétrir les scandales du siècle par le feu brûlant de sa parole et pour ranimer la foi dans les cœurs par la sainteté de sa vie », (*Amiens, 3 juillet 1865, à son frère et à sa sœur*). Après ce noviciat pendant lequel il avait jeté les bases d'un solide édifice spirituel, il fut admis à faire profession, le 18 juillet 1865.

Il fut ensuite envoyé à Limoges pour y suivre les cours de philosophie et de sciences... Il continua ses études de théologie à Bourges. Durant son scholasticat, il travailla comme le recommande Saint François, de manière à ne pas éteindre en lui l'esprit de la sainte oraison, ayant soin de ne donner entrée dans son âme, ni à la vaine gloire, ni à l'orgueil. Il se tenait à égale distance de l'oisiveté, mère de tous les vices et de la préoccu-



pation, source de la dissipation de l'esprit et du cœur. C'est durant ces années bénies qu'il fut admis à la profession solennelle, le 26 décembre 1868. Il fut fait sous-diacre le 22 mai 1869 et diacre le 7 novembre de la même année. Son ordination sacerdotale eut lieu le 17 août 1870.

A peine prêtre, il inaugure son ministère à Bourges, comme aumônier militaire, auprès des malades et des blessés, réunis dans le Pensionnat des Dames du Sacré-Cœur, transformé en hôpital militaire. C'était durant la guerre Franco-Allemande. A la Congrégation intermédiaire, tenue à Bourges, le 13 mai 1871, il est nommé sous-maître des novices, à Brandy. Modèle vivant de régularité, le Père Frédéric est un exemple pour ces jeunes

Le Père Frédéric, à genoux devant l'autel du Saint Sacrement
au noviciat d'Amiens.

gens, qui tendent à la perfection et qui étudient leur vocation. Modeste et restreinte en apparence, cette charge est d'une haute portée. Exercée avec prudence et zèle, elle permet de donner des conseils et d'inculquer des convictions qui orientent toute une vie. Le 9 février 1873, il est choisi comme président du couvent de Bordeaux ; puis il devient directeur de la Revue Franciscaine, le 20 juillet 1874. Réalisant son désir d'apostolat, il part le 9 mai 1875, pour la Terre-Sainte, où il se distingue comme prédicateur infatigable. Aux Sœurs de Saint-Joseph de Jaffa, il peut, le 19 septembre 1886, adresser cet exorde significatif : « Dieu soit béni, qui nous réunit pour la septième fois, depuis mon séjour en Terre-Sainte, pour faire ensemble les saints exercices de la retraite... ». Le trois avril 1878, il est élu à l'unanimité Vicaire-Custodial et remplit avec honneur cette charge importante durant deux termes, c'est-à-dire douze ans. Entre temps, il est envoyé en France pour quêter et au Canada pour établir la quête du Vendredi-Saint.

A son arrivée définitive au Canada, il fonde le Commissariat de Terre-Sainte aux Trois-Rivières, propage le Tiers-Ordre de Saint François avec tant de zèle et de succès qu'il mérite d'être appelé l'Apôtre du Tiers-Ordre, tout en organisant les pèlerinages au Cap de la Madeleine.

III

Homme de Prière

Le Père Frédéric était un familier de Dieu. « Les saints ici-bas ne sont pas tous élevés à la même hauteur dans les voies de la spiritualité et de la pénitence. Il en est des saints dans l'Eglise de la



terre, comme des élus dans l'Eglise du ciel. Tous diffèrent en grandeur. L'impression qui m'est toujours resté au cœur, après avoir connu ce digne serviteur de Dieu, est que c'était un religieux marchant dans les hautes voies de la perfection » (*L'abbé Georges Dugas*) C'est dans la méditation, lien de l'âme avec Dieu, que le Père Frédéric puisait sa force, sa lumière et sa consolation. Il conduisait si bien sa vie active et sa vie contemplative, que ni l'une, ni l'autre n'étaient négligées. A la prière comme au travail, il ne perdait point Dieu de vue, conservant dans une paix profonde, la pureté de son âme par la pureté de ses intentions. Menant une vie très active, il avait un goût très prononcé pour la vie intérieure. C'était même

Pèlerinage sortant de l'Eglise du Cap de la Madeleine. Sur le gazon le Père Frédéric récite le chapelet avec les pèlerins,

la caractéristique de sa sainteté. Il vivait sur la place publique comme dans une église, à l'intérieur de sa cellule, comme dans un oratoire, Passant dans le monde, comme un étranger, il était toujours tourmenté du désir de se soustraire à tout ministère, pour ne plus s'occuper que de son âme. Souvent ce besoin était si pressant qu'il ne pouvait plus y résister. Il allait alors s'enfermer dans quelques solitudes, pour se retremper dans des exercices spirituels et y goûter à loisir le repos solide qu'on ne trouve qu'en Dieu seul. Il s'appliquait alors à connaître, à étudier les pensées, les paroles et les sentiments de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour pouvoir, à son tour, penser, parler et aimer comme Jésus-Christ, c'est-à-dire d'une manière digne de ce divin modèle et répéter avec Saint Paul : *Mihi vivere, Christus est*. « Ma vie à moi, c'est la vie du Christ ». « La mission d'un enfant de Saint François, disait-il souvent, c'est de prêcher Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ».

Au saint autel il était admirable de modestie et de dévotion. Après l'élévation il contemplait la sainte hostie d'un regard, si recueilli et si profond, que le voile eucharistique semblait se déchirer à ses yeux ravis.

Au milieu des occupations les plus absorbantes, il trouvait toujours moyen de faire sa visite au Très-Saint Sacrement. À genoux, sur son prie-Dieu, tantôt la face prosternée contre terre, tantôt le regard modestement fixé sur le tabernacle, il se tenait dans l'attitude du plus profond recueillement. Il n'avait jamais trop de temps pour parler à Dieu. Il semblait rivaliser de ferveur avec les anges. Quand on l'interrompait, il paraissait sortir d'un rêve, d'une extase. Son esprit était égaré et avait de la difficulté à se remettre aux choses de la terre. Alors s'arrachant aux embrassements de Jésus, il

reprenait le travail, sans oublier un instant pour qui il travaillait. Par cet heureux mélange d'activité terrestre et d'élévations célestes, il pratiquait la prière continuelle et parfumait sa vie de piété comme l'arôme de la fleur embaume tous les instants du jour et de la nuit.

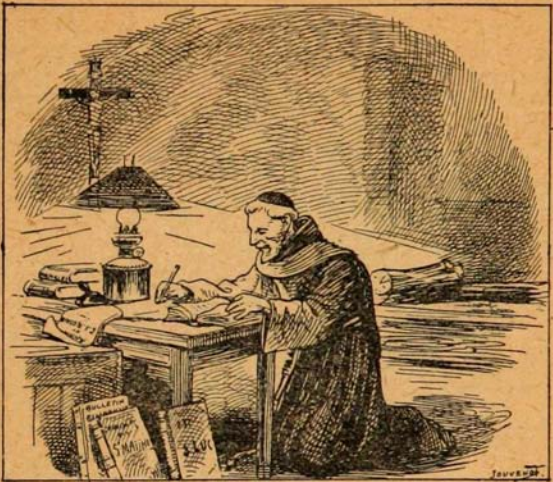
C'est surtout dans les grandes manifestations religieuses, que cet esprit intérieur devenait visible. Quand il les présidait, il récitait les prières à haute voix avec une onction et une solennité inimitables. Il inspirait la ferveur. Dans des gloses appropriées il faisait passer dans l'âme de ceux qui l'écoutaient, les sentiments de foi, de confiance et d'amour qui l'animaient et réussissait à faire prier comme il priait lui-même. Nous nous sommes plu à l'observer bien des fois, en ces occasions. Le front haut, la figure amaigrie, les yeux habituellement abaissés, l'âme absorbé par le surnaturel, il était au milieu de ces foules mouvantes aussi recueilli qu'un anachorète au fond de son désert, et apparaissait aux yeux de tous comme le type de l'homme de prière. Sa voix chevrotante devenait alors plus ferme et plus suave. Bientôt elle était entrecoupée de sanglots. De grosses larmes coulaient de ses yeux, quand il parlait de l'amour de Jésus, dans son tabernacle ou sur sa croix. Les mêmes sentiments remuaient son âme quand il racontait les bontés de Marie pour les pauvres, les malades et les affligés. Son émotion était communicative. On pleurait comme on priait avec lui.

IV

L'ascète

Le Père Frédéric est un ascète. Son portrait ressemble en plus d'un point à celui des Pères du

désert. Les dures macérations qu'il s'impose suscitent partout l'admiration de ceux qui le rencontrent. La rigidité de ses habitudes parle aux yeux. Ses prédications et ses voyages continuels auraient pu suffire pour satisfaire au précepte de la pénitence, mais ne satisfaisaient pas son désir de faire pénitence. Il vit au souffle de toutes les saintes inspirations, donnant libre cours à sa générosité, osant toutes les hardiesses possibles d'abstinence et d'austérité, au point que son existence est un jeûne continu, un perpétuel défi aux forces corporelles. Pour cet amant de la pénitence quelques mortifications supplémentaires semblaient avoir le goût et l'attrait d'une friandise. Il châtie son corps et le réduit en servitude. Il le traite comme un ennemi irréconciliable. Il lui refuse même ce qui semble nécessaire. Il exerce sur lui tous les genres d'austérité que l'Écriture préconise et dont les saints ont été les inventeurs. Il n'ignore pas que la mortification intérieure est l'âme de la vie religieuse et qu'elle est bien plus excellente que la mortification extérieure ; mais il sait aussi qu'on ne peut acquérir l'habitude de la première sans la pratique continue de la seconde. Son austérité n'est pas le fruit d'une ardeur passagère, mais le résultat d'une volonté constante et bien arrêtée, qui se manifeste par des actes innombrables de renoncement ; il se fait victime active au service de Dieu et des hommes. Sous l'enveloppe d'un corps sans vigueur, Dieu tenait en réserve une âme énergique, un cœur capable de tous les héroïsmes. Durant de longues années, sa nourriture habituelle est un peu de pain et une pomme de terre. Son vêtement est une tunique grossière, qu'il change, lorsque la trame fatiguée par l'usage, tombe en lambeaux. Sa discipline faite de chaînes de fer et teinte de son sang, témoigne de sa ferveur. Quand



la nécessité l'oblige à payer au sommeil le tribut que la nature lui doit, il se contente de trois planches. Souvent il dédaigne les douceurs du lit pour se reposer par terre. Chez lui, les heures laborieuses empiètent sur les heures de repos. Enfermé dans son humble cellule, il travaille devant son crucifix de Terre-Sainte, suspendu au-dessus de la table grise, qui lui sert de bureau. Quelquefois aux petites heures du matin, il est encore là, composant et classifiant méthodiquement les divers articles qu'il destine à la revue du Tiers-Ordre, aux Annales du Très Saint Rosaire ou au Bulletin Eucharistique. Ses manuscrits couverts d'une écriture menue, attestent l'attention qu'il y porte. Après la sainte messe, l'action de grâces et le *frustulum*, il se remet à ses travaux

Le Père Frédéric travaillant la nuit dans sa cellule.

d'écriture, jusqu'au temps réservé aux heures canoniales.

Les appréciations de ceux qui l'ont connu, sont unanimes sur ce point. « Le Père que vous nous avez envoyé, écrit M. l'abbé Luc Desilets au R. P. Raphael d'Aurillac, est un vrai fils de Saint François, qui mène une vie extrêmement mortifiée et pénitente. Il ne boit et ne mange presque pas et prêche sans cesse. Dans ses missions, il fait jusqu'à trois ou quatre sermons par jour, avec un fruit surprenant, ne prenant au dîner qu'un peu de pommes de terre avec un morceau de pain et ne prenant que de l'eau froide. Il vit en somme dans un jeûne perpétuel. C'est un vrai prodige ! »

Monsieur l'abbé Léon Provancher écrivant à Monsieur l'abbé Arthur Huart, de Chicoutimi, prend une tournure plus originale, pour exprimer la même pensée. « Oui ; j'allais aller vous le porter ce bon Père Frédéric. Mais fallait venir le voir lorsque je l'avions. Maintenant courez après. Quand on va nu-pieds, nu-tête, qu'on ne mange qu'une patate par jour, qu'on couche sur le plancher, qu'on a l'audace de faire des miracles, on serait mal venu parmi des gens, qui comme vous, *nulla re carent*. La chose est sûre. Mon Père est actuellement au Cap de la Madeleine à prêcher une retraite ». (Cap Rouge. 7 nov. 1881).

Il ne se contente pas, en effet, d'observer fidèlement les jeûnes et les abstinences prescrites par l'Église et la Règle de Saint François, mais il exerce contre lui les saintes rigueurs de la mortification chrétienne et religieuse, qui n'est pas seulement la juste peine due au péché, mais la noble ambition du disciple, qui veut ressembler au Maître. Il jeûne comme beaucoup de Saints tous les jours de l'année. La vieillesse ne modifie en rien ce genre de vie. Septuagénaire, il ne diminue nullement les

mortifications et les austérités d'un âge plus vigoureux. Il est plutôt vrai de dire qu'il augmente ses pénitences à mesure qu'il avance en âge, comme s'il ne pouvait satisfaire son amour de la souffrance et de la croix. Il a à cœur de remplir sa vie de sacrifices et de mérites. « Pensez-vous Révérendissime Père, écrit-il, que je puisse revoir un jour la Terre-Sainte ? Aurais-je travaillé assez pour elle, pour obtenir que j'aie fini mes jours à Jérusalem ? C'est au Saint Sépulcre que je voudrais être, afin de faire encore pénitence et d'y avoir la vie solitaire, sans avoir de charge, ni de ministère extérieur ».

Durant sa dernière maladie, tout aussi bien qu'en santé, il édifie ses frères par sa mortification. Au milieu des plus atroces douleurs, il étouffe, avec une religieuse patience, les plaintes familières aux malades et aux vieillards, se montrant gai et affable pour ses infirmiers et ses visiteurs. C'est le désir de ressembler à son divin Maître qui guide son admirable conduite.

V

L'Apôtre

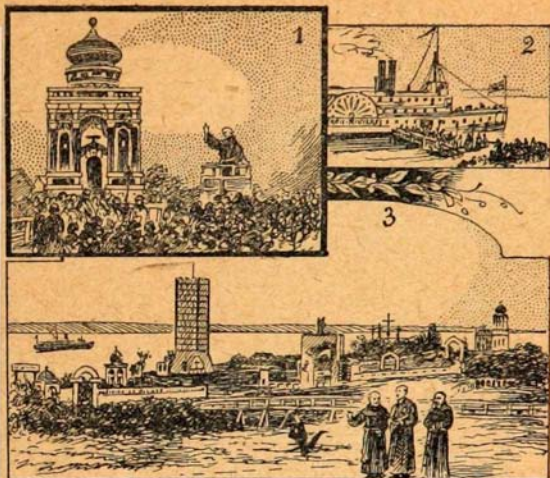
Le Père Frédéric n'est pas un orateur dans le vrai sens du mot. C'est un charmant causeur. Il développe son sujet, avec une prodigieuse facilité et possède cette aisance d'expressions heureuses qui suscitent l'admiration et créent l'enthousiasme. Ses entretiens qui revêtent un cachet de simplicité extraordinaire ont une séduction à laquelle ne résiste pas un auditoire populaire, même éclairé. De toutes parts, on accourt pour le voir et l'entendre. Cette vénération universelle, qui ne lui fait rien perdre de sa modestie ordinaire jette un nouveau lustre sur ses autres vertus. « Sa personne est

elle-même une prédication, s'écrie Sodar de Vaux. A voir ce moine austère, juché sur une pierre, la tête découverte, sous le soleil brûlant, le visage pâle, coloré seulement sous l'effort de la pensée, le corps affaibli, ne semblant plus appartenir à la terre, tandis que l'œil fiévreux et extatique brille déjà de la lumière d'une autre vie, on sent que le surnaturel est son élément et que sa vie est le Christ, comme pour Saint Paul et pour l'incomparable Patriarche d'Assise ». *Les Splendeurs de la Terre-Sainte*, 1889, page 167.

Il n'est pas facile, après coup, de faire comprendre l'emprise que le Père Frédéric exerce sur les foules. Sa simplicité, quoique de bon aloi, semble le rendre incapable de les remuer. Cependant son zèle heureusement servi par le charme de sa parole, lui vaut des succès devant lesquels pâlissent bien des gloires de l'éloquence religieuse et politique. Dès qu'il paraît en chaire, tout parle en lui. Il n'a pas encore dit un mot et déjà il exerce une influence salutaire sur ses auditeurs. Tous ont admiré cette force invisible de son apostolat, sans pouvoir l'expliquer autrement que par l'ascendant de sa vertu.

Quand il commence son entretien, on est attentif, prêt à réfléchir, s'appliquant à ne perdre aucune de ses paroles. Alors son éloquence douce et consolante sans exciter de violentes secousses, s'insinue si suavement qu'elle ne rencontre aucune résistance. Imprégnée d'une charité toute divine, elle porte infailliblement dans les cœurs, la paix, la lumière et le bonheur.

Dans les dernières années, son apostolat semble changer de forme. Supérieur à toute idée d'ambition et de vaine gloire, il abandonne la grande prédication pour évangéliser les pauvres, consoler les affligés et recevoir les malades. C'est par la diffusion



du Tiers-Ordre, l'organisation des pèlerinages et la propagation des bons livres qu'il atteint les foules. Ses conférences moins familières qu'un bon catéchisme et moins élevées qu'un bon sermon, lui permettent de descendre dans des détails qui trouvent difficilement place dans un autre genre d'instruction. Cette manière d'enseigner usitée dans les premiers siècles de l'Église lui permet de mettre à la portée de tout le monde, la doctrine la plus sublime et les conseils les plus pratiques.

Le thème ordinaire de ses entretiens roulait sur les fins dernières. Il est même à se demander s'il a fait une instruction sans rappeler sous une forme

Pèlerinage de N.-D. du Rosaire au Cap de la Madeleine. Le Père Frédéric prêchant près du tombeau (1) recevant les pèlerins (2), sur « La Voie Douloureuse » avec les 2 autres fondateurs du pèlerinage Mgr Louis-Eugène Duguay et le Père Augustin (3).

ou une autre ces paroles de nos Saints Livres : *Memorare novissima tua, et in aeternum non peccabis* (*Eccl. VII, 40*). « Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais... » « *Tout est là* », disait-il. Il fait d'abord réfléchir ses auditeurs. Avec son genre doux et calme, nous n'avons jamais compris parfaitement comment il réussissait à les faire trembler d'effroi, à la pensée des jugements de Dieu et pleurer d'attendrissement au souvenir des miséricordes éternelles. Il se plaisait ensuite à chanter les beautés de la vertu, le bonheur que Dieu réserve à ses élus. Il suivait exactement la direction de son Séraphique Père qui demande à ses frères d'annoncer dans leurs prédications les vices et les vertus, la peine et la gloire. Généralement ses sermons étaient longs, très longs. Mais on l'écoutait avec le plus vif intérêt, avec autant d'édification que de plaisir. « Je l'ai entendu, dans le cours d'un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, parler durant au moins quatre heures de temps, sans manifester la moindre fatigue. Je ne crois pas qu'il ait eu à rendre compte à Dieu de paroles inutiles. » (*L'abbé Georges Dugas*).

Au dire de ceux qui l'ont connu intimement, le zèle apostolique a toujours été le caractère distinctif de sa vie. « Je l'ai connu au début de son ministère, disait le Père Augustin. J'ai vécu avec lui en France, en Terre-Sainte et au Canada. Eh bien ! je déclare que dans sa vie privée comme dans sa vie publique, il a toujours travaillé avec un zèle infatigable à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Quand il s'agissait de gagner des âmes, rien n'était capable de l'arrêter. Il savait ce qu'elles ont coûté au divin Maître. Aussi à la prédication joignait-il la prière et la pénitence, imitant en cela les hommes apostoliques, qui n'ont converti le monde qu'à force de prier et de prêcher tout ensemble ».



VI

Ses Œuvres

La force des événements conduisit en 1881 le Père Frédéric au Cap de la Madeleine. C'est là que l'attendait la divine Providence pour le faire travailler à une œuvre qui maintenant impose le respect et commande l'admiration. Bien des obstacles cependant contrecarrèrent sa mission : d'abord, son rappel précipité en Orient, au mois d'avril 1882, ensuite six ans de maladie, enfin la mort subite de Monsieur Luc Desilets. Mais ces épreuves ne firent que démontrer que l'œuvre des pèlerinages n'avait pas été entreprise avec les vues fort courtes de la prudence humaine.

Réception du Père Frédéric dans les maisons du Canada, au cours de ses multiples pérégrinations.

Le Père Frédéric fut le Héraut de Marie durant les quatorze années qu'il passa au Cap de la Madeleine. Quelques jours après son retour au Canada, le 22 juin 1888, il annonça comme un vrai prophète, les glorieuses destinées de la petite église dédiée, ce jour-là même, au culte du Très-Saint Rosaire. « Ce sera à l'avenir le sanctuaire de Marie, dit-il. On y viendra de toutes les familles de la paroisse, de toutes les paroisses du diocèse et de tous les diocèses du Canada. Oui, ce temple sera trop petit pour contenir les foules qui y viendront implorer la puissance de la douce Vierge du Très-Saint Rosaire ». Au soir de cette journée de prière, pendant que le soleil baignait de ses derniers rayons le petit temple, la Vierge du Cap par un prodige inoui daigna jeter un regard de bienveillance sur ses dévoués serviteurs et sur leur œuvre. Monsieur l'abbé Luc Desilets, le Père Frédéric et Pierre Lacroix, malade perclus, furent les heureux témoins de cette première manifestation qui se renouvela à différentes reprises, deux ans durant.

Moins de trois mois après cette merveille, Monsieur l'abbé Luc Desilets mourait subitement le 30 août, durant la retraite ecclésiastique. Monsieur l'abbé Louis Eugène Duguay, son vicaire, lui succéda et le Père Frédéric écrivit le 7 septembre, à Monsieur Léon Provancher : « Le mois d'octobre est le mois des pèlerinages. Je dois remplacer notre si regretté défunt auprès de tous nos chers pèlerins. »

Quelle part le Père Frédéric a-t-il prise dans le développement de ces pèlerinages ! Pour la comprendre, il faut se reporter en 1888. Le Cap de la Madeleine, qui est connu aujourd'hui de l'Atlantique au Pacifique n'était alors qu'un coin de terre presque ignoré de tous. Peu savaient où se trouvait cette petite église qui commençait à devenir célèbre,

à cause des faveurs qu'on y obtenait. A cette époque, il n'y avait ni chemins de fer, ni tramways électriques qui y conduisaient. La route n'était pas non plus aussi belle que maintenant. Il fallait se rendre au Cap en voiture ou à pieds, en marchant dans le sable mouvant.

Le quai n'existait que depuis un an et il était d'un accès difficile. On se tromperait donc grandement si on croyait qu'à cette époque, il n'y avait qu'à attendre les pèlerinages et qu'à bien les recevoir. Faire connaître au loin le sanctuaire que Marie s'était choisi comme lieu de ses prédilections, fut le rôle du Père Frédéric. Il allait dans les diocèses des Trois-Rivières, de Nicolet et de Québec, et donnait des conférences pleines d'intérêt sur la Terre-Sainte où se sont déroulés les mystères du Rosaire. Il rappelait en même temps les faveurs singulières obtenues par l'intercession de la Vierge du Cap et conseillait aux familles de se faire représenter par un ou deux de leurs membres aux pieds de la Madone, pour prier au nom de tous et pour tous. Ayant ainsi préparé les âmes, leur ayant inspiré cette confiance inébranlable qui obtient les miracles, il entraînait à sa suite des centaines et des milliers de personnes.

Ce premier enthousiasme, loin de se refroidir, ne fit que se développer rapidement. C'est alors que le Père Frédéric conçut le dessein de publier dans une revue spéciale, une série d'articles sur la vie de la Très-Sainte Vierge. La nouvelle publication devait donner les détails des miséricordieuses bontés de Marie envers ceux qui venaient l'invoquer dans son sanctuaire. La diffusion de cette modeste revue fut presque merveilleuse. Peu à peu, la piété des fidèles transforma le sanctuaire du Cap de la Madeleine en un lieu de pèlerinage diocésain, bien avant le 20 avril 1900, jour où ce titre

officiel lui fut décerné. Chaque année, trente à quarante mille pèlerins acclamaient la souveraineté séculaire et impérissable de Marie sur le Canada. Heureux et contents, ils retournaient dans leurs familles chantant le *Magnificat* de la reconnaissance. On finit par voir à travers les événements que c'était bien l'œuvre de Dieu. De diocésaine l'œuvre semblait devenir nationale. Les promoteurs ne pouvaient suffire à tant de fatigues et de travaux. Monsieur Duguay et le Père Frédéric, comme d'humbles et fidèles serviteurs, songèrent à se retirer, pour que Marie fut encore glorifiée davantage. Ils se présentèrent donc devant l'autorité diocésaine pour obtenir une organisation permanente et définitive.

— Par un concours de circonstances où la volonté de Dieu bien plus que celle des hommes se laisse voir, Monseigneur Cloutier jeta les yeux sur les Pères Oblats de Marie pour desservir le Sanctuaire. « Lorsque, dit Monsieur l'abbé Duguay, celui qui a été mon mentor, mon appui, mon ange conducteur dans ma vie sacerdotale, ma providence dans les difficultés financières, quand, dis-je, le R. P. Frédéric rapporta la nouvelle que Monseigneur F. X. Cloutier avait choisi les Révérends Pères Oblats pour être les gardiens du Sanctuaire, ce fut pour nous un jour de joie et de consolation. Ensemble aux pieds de Marie, nous avons mêlé les prières de l'action de grâces aux larmes de la reconnaissance. Là, nous avons entrevu le jour où l'évêque des Trois-Rivières déposerait au nom de Sa Sainteté, Pie X, sur la tête de la Statue de Notre-Dame du Rosaire la couronne, image de celle qui orne son front au séjour de la gloire ». (*Précis historique*).

Sur la fin de ses jours pour utiliser les restes de sa vie, comme il le disait, il parcourut à un âge

avancé, quatre grands diocèses; se faisant comme saint Paul mendiant pour soutenir des œuvres qui devaient contribuer à la plus grande gloire de Dieu et à la sanctification des âmes. Bravant la chaleur intense de l'été et les froids rigoureux de l'hiver, il alla de paroisse en paroisse, de maison en maison pour propager la bonne lecture.

Il commença par le grand diocèse de Québec. Son travail était au profit des Franciscaines Missionnaires de Marie, qui voulaient construire un temple splendide, où nuit et jour, Jésus-Hostie serait perpétuellement exposé à l'adoration des fidèles et des religieuses. Il s'impose les mêmes fatigues pour bâtir un monastère de Clarisses à Valleyfield et un autre monastère pour les Sœurs du Précieux-Sang à Joliette. Comme l'évêque des Trois-Rivières, Mgr F. X. Cloutier, lui disait un jour en plaisantant : « Comment se fait-il, Père Frédéric, que vous travaillez toujours pour les autres et que vous ne travaillez pas pour vos pères ». — « C'est parce que je n'ai pas l'autorisation ». — « Mais cette permission est bien facile à accorder ». — Quelques mois après, il se mettait en campagne à travers le diocèse des Trois-Rivières, pour recueillir des aumônes en faveur de la chapelle de Saint Antoine, qui sans qu'il le sut, devait recouvrir son tombeau.

Les aumônes qu'il recueillit furent abondantes ; mais plus abondantes encore furent les faveurs qu'il sema sur son passage. Son inépuisable charité compatissait à toutes les infirmités, à toutes les douleurs physiques ou morales, corporelles ou spirituelles. Les paroles répandaient sur toutes les blessures, de quelque provenance qu'elles fussent, le baume des célestes consolations. Son zèle ingénieux lui faisait trouver dans toutes les situations, des occasions d'être utile au prochain, soit pour le

détourner du mal, soit pour le porter au bien. Il faisait revivre partout l'esprit du Saint Patriarche d'Assise dont il était lui-même une copie vivante.

Aussi les gens de nos campagnes le recevaient-ils comme un envoyé de Dieu. Ils le considéraient comme un saint. Ils se plaisaient à entourer son front d'une auréole de sainteté. Ils proclamaient sur tous les tons la modestie de son regard, la pauvreté de ses habits et la charité de ses paroles. Son visage amaigri par les rigueurs de la pénitence, faisait grande impression. On admirait ce vieillard, qui malgré son âge avancé et les fatigues accablantes qu'il s'imposait, ne relâchait rien de ses anciennes austérités. Tous les traits d'une vie sainte et d'un caractère vraiment apostolique se manifestaient en lui, et lui valaient une haute réputation de vertu. Cette opinion générale, de sainteté qui s'est accréditée dans toutes les classes de la société, a franchi les portes du tombeau et continue de grandir tous les jours.

VII

Sa mort et ses funérailles

Depuis plusieurs années, le Père Frédéric souffrait d'un mal secret, inexorable. C'était un cancer d'estomac. Sans savoir qu'il en était atteint, il endurait à certaines heures un véritable martyr. Mais quand ces crises momentanées étaient passées, il travaillait comme s'il était en parfaite santé. C'est le 17 juin 1916, qu'épuisé, il dût s'aliter à notre couvent Saint-Joseph de Montréal. La maladie suivit son cours et fit de rapides progrès. Tous les efforts pour l'enrayer furent inutiles. Le moment était arrivé pour lui d'aller jouir de la vue de Celu



dont la pensée occupait son cœur depuis longtemps. Il resta cinquante jours à l'infirmierie. Ce fut un temps de souffrances et de mérites pour lui et d'édification et de bons exemples pour ses frères en religion. On vit avec évidence combien la mortification, qui ne veut incommoder personne, avait jeté de profondes racines dans son cœur.

A ces douleurs du corps vinrent s'ajouter les souffrances beaucoup plus pénibles de l'âme. Parce qu'il était agréable à Dieu, il était nécessaire qu'il fût éprouvé par la tentation. Une vive appréhension des jugements de Dieu s'empara de son esprit et de son cœur. Comme saint François, il se croyait le plus grand de tous les pécheurs. Dans cette crainte où perçait une extrême délicatesse de cons-

cience, il ne sut plus se rendre compte de lui-même à lui-même.

Qu'il était pénible et beau en même temps, de voir ce généreux vieillard aux prises avec le démon, son ennemi. Lui, qui avait tant aimé le bon Dieu et qui avait châtié son corps presque jusqu'à l'excès, était réduit à l'impuissance devant celui qu'il avait terrassé tant de fois par ses prières et ses mortifications. C'était un magnifique combat, auquel les anges assistaient avec une joie indicible, parce qu'ils savaient qu'il en sortirait vainqueur. Enfin quelques jours avant l'heure suprême, le calme se rétablit dans son âme. Dieu lui fit éprouver de nouveau ce centuple de consolation qu'il a promis à ceux qui ont tout quitté pour lui.

Sur sa demande, le 22 juin, il reçut avec une très grande piété le sacrement des mourants. Quand c'était possible, il recevait la communion de la manière dont on l'avait vu tant de fois célébrer la sainte messe, avec la dévotion d'un séraphin ; mais il s'en privait quand la maladie faisait craindre une irrévérence. Soutenu par les paroles de son vieil ami le Père Augustin, guidé par son grand esprit de foi, il fit paraître jusqu'à ses derniers moments, une tendre confiance en la miséricorde divine et un ardent désir d'aller au ciel. Comme il était convenu d'avance, son fidèle compagnon lui fit répéter au moment suprême la parole de l'apôtre Saint Jean : *Amen. Veni, Domine Jesu* (Apoc. XXII, 21). « Amen. Venez, Seigneur Jésus ». C'était le 4 août 1916, en la fête de Saint Dominique. A quatre heures et quarante cinq, la figure du vénéré malade parut s'illuminer d'une vive joie et d'une ardente charité. La communauté en prière faisait couronne autour de son lit, admirant sa résignation, sa patience et son recueillement, lorsque les yeux fixés sur son crucifix, il rendit à son

Créateur, sa belle âme enrichie de grâces et de mérites. Sa vie avait été exemplaire à tous points de vue. Il mourait comme il avait vécu. Ses frères qui l'entouraient à ce moment furent grandement consolés par la ferme confiance d'avoir au ciel, un nouvel ami et un puissant protecteur.

Le lendemain, un premier service fut chanté dans l'église conventuelle de la rue Dorchester. Monseigneur G. Gauthier, évêque auxiliaire, rehaussait de sa présence cette cérémonie funèbre, tandis qu'un nombreux clergé assistait dans le sanctuaire.

Le cortège, à son entrée dans la ville des Trois-Rivières, fut salué par la manifestation grandiose de la douleur de tout un peuple, qui est le plus bel éloge de l'homme de bien. Cette vie admirable parut alors dans tout son éclat et fit les frais de la conversation. Tous, d'un commun accord, exaltaient ses mérites et publiaient ses vertus. Plusieurs même disaient avoir été guéris par les secours de ses prières.

Pendant que les restes mortels du défunt furent exposés un nombre considérable de personnes vinrent s'agenouiller auprès de son lit funèbre. Toutes les classes de la société s'y donnèrent rendez-vous. La haute idée qu'on avait de sa sainteté porta la plupart des visiteurs à faire toucher à ce saint corps, des chapelets, des médailles et autres objets de piété. Ceux qui le purent se procurèrent quelques morceaux de son habit qu'ils conservèrent comme pieux souvenir.

Le lundi, sept août, jour des funérailles, toute la ville fut sur pied pour rendre hommage à ce pauvre. Les vastes nefs de l'église de Notre-Dame des Sept-Allégresses, furent trop petites pour contenir l'assistance. Une foule considérable dut rester au dehors et attendit avec un religieux silence la fin de la cérémonie.

A l'absoute, Monseigneur F. X. Cloutier, fidèle interprète de son clergé et de ses ouailles, disait dans une courte allocution : « Je ne puis pas laisser passer cette circonstance, sans exprimer ce que tous pensent : le Père Frédéric est mort en odeur de sainteté ». Le corps fut inhumé dans le sous-sol de la chapelle Saint-Antoine, en face du maître-autel.

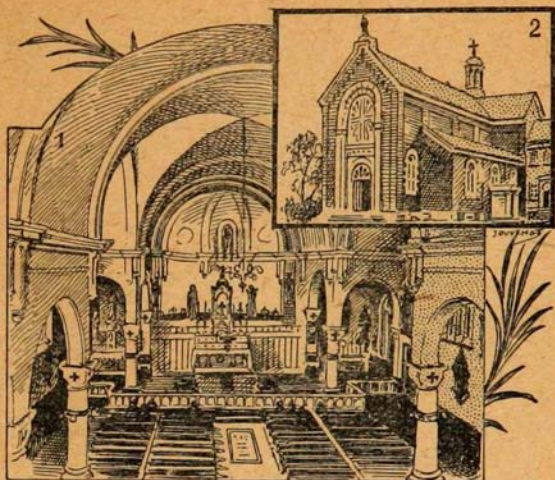
Les regards des fidèles se tournent vers ce tombeau. Les infirmes accourent, se souvenant de la compassion qu'il avait pour les souffrances d'autrui. Plusieurs assurent avoir obtenu des faveurs singulières, tant dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel. L'Eglise qui affectionne tous ses enfants sera heureuse de glorifier ce bon serviteur, si Dieu manifeste sa volonté, en faisant germer les miracles sur sa tombe.

VIII

Réputation de Sainteté.

C'est le moment de citer les témoignages de ceux qui ont rendu hommage à la piété de celui dont nous venons d'esquisser l'histoire.

Quelques mois après l'arrivée du Père Frédéric au Canada, Monsieur l'abbé Luc Desilets, Curé du Cap de la Madeleine et Vicaire Général du Diocèse des Trois-Rivières, écrivait à Monsieur Léon Provancher : « Cet homme est un saint. Il a travaillé aux missions, de côté et d'autre, avec un dévouement admirable et entre temps il menait, dans sa cellule, occupé à ses affaires de manuel du Tiers-Ordre et de correspondance, la vie d'un vrai cénobite, presque sans manger sans dormir et à demi vêtu. Une procession constante de malades, venant



de partout, l'assiégeait sans cesse. C'est une belle chose, cher Monsieur, qu'un bon franciscain. Il a fait ici comme ailleurs beaucoup de guérisons »
(28 janvier 1882).

De son côté, Monsieur l'abbé Provancher écrivait à Monsieur l'abbé Huart de Chicoutimi : « J'attends après demain le Père Frédéric, qui doit passer plus d'un mois ici. C'est là l'homme de Dieu, le saint, pour qui tout le monde n'est rien, pourvu que par son humilité et son dévouement, il puisse faire honorer Dieu. Que je me plains en sa compagnie. Il fait bon quand on est froid de se frotter un peu avec ceux qui brûlent de l'amour pour Dieu. »
(Cap-Rouge, 27 février 1882).

Après sa mort, Mgr Th. G. Rouleau écrivait :

(1) Sanctuaire St Antoine où repose le corps du Bon Père Frédéric. (2) Vue extérieure de ce sanctuaire.

Bibliothèque
Collège de Charnois
Frères du Sacre-ment

« Je pense que nous avons un besoin plus pressant de le prier que de prier pour lui, mais je vous assure de mes prières en cas qu'il ne soit pas déjà au ciel. » (*Québec, 6 août 1916*).

Voici en quels termes Monseigneur Emard, évêque de Valleyfield, appréciait ce bon serviteur du bon Dieu : « Véritable type du fils de Saint François, le Père Frédéric a marché constamment sur les traces de son Séraphique modèle, reproduisant avec l'exemple des sublimes vertus, jusqu'aux traits les plus marquants de la vie du Bienheureux fondateur. Le Père Frédéric restera dans la mémoire de tous par l'édification que donnaient partout sa charité ardente et sa proverbiale pauvreté. L'évêque de Valleyfield, avec tout son clergé, et avec tous ses fidèles, lui garde une reconnaissance impérissable pour le concours si généreux accordé par lui à l'établissement de notre Monastère des Clarisses ».

A l'occasion des Noces d'Argent du Commissariat de Terre-Sainte, son Eminence le Cardinal Bégin a résumé d'une manière charmante dans une lettre toute pleine d'intimité, les vertus de notre bon Père Frédéric.

« Il y a vingt-cinq ans que vous êtes Commissaire de Terre-Sainte et que je suis Évêque. Nous allons célébrer ensemble nos jubilés et nous unir pour remercier le bon Dieu des grâces dont il nous a comblés ».

Franchement », je crois que vous avez marché beaucoup plus vite que moi, dans le chemin du ciel, vous couchiez sur la dure et moi, dans un bon lit ; vous viviez de pommes de terre et de sel, et moi je me nourrissais bien ; vous visitiez le diocèse en détail, de maison en maison, et moi en gros seulement ; vous prêchiez jusqu'à trente-six heures de suite et moi une heure et demie au plus.

On vous appelait le Saint Père et moi, l'Évêque tout simplement. J'en conclus que vous me dépassez de beaucoup en vertu et en sainteté ».

Le 1^{er} juillet 1913, il continue sur le même ton aimable et plaisant : « J'ai reçu, avec grand plaisir, votre portrait. Il est fidèle et me rappelle celui de Saint Léonard de Port Maurice. Il me donne de bonnes pensées, en me faisant ressouvenir de votre vie de dévouement, de charité, de mortification. L'Église a bien eu raison d'approuver et de recommander le culte des images ; la vôtre me prêche l'esprit de pénitence, l'esprit de sacrifice que vous avez pratiqué à un si haut degré lorsque vous parcouriez nos campagnes, dans le but d'obtenir des fonds pour la construction de la belle église des Franciscaines : *Propter domum Domini, Dei nostri, quaesivi bona tibi* (1^{er} juillet 1913).

Neuvaine en l'honneur du Père Frédéric, franciscain.

(Pour la récitation privée)

O Dieu, source de toute sainteté et tout bien, nous vous supplions de nous accorder la grâce que nous vous demandons, par l'intercession de votre fidèle serviteur le Père Frédéric et de manifester ainsi sa sainteté, afin que l'Église puisse le proclamer d'une manière solennelle et authentique, pour votre gloire, ô mon Dieu, et la glorification de votre Sainte Mère qu'il a tant aimée au Cap de la Madeleine.

Ajouter trois fois : Notre Père... Je vous salue Marie... Gloire au Père...

Les aumônes destinées à la cause de béatification du Père Frédéric seront reçues avec reconnaissance.

Les personnes qui recevraient des faveurs attribuées au Père Frédéric sont priées de les faire connaître au :

R. P. MATHIEU MARIE, ô. f. m.
Postulateur Délégué
**Les Trois-Rivières,
Canada.**

TABLE

Avant-propos	I
I. — Sa vie dans le monde	3
II. — Sa vie dans le cloître	5
III. — L'homme de prière	8
IV. — L'ascète	11
V. — L'apôtre	15
VI. — Ses œuvres	19
VII. — Sa mort et ses funérailles	24
VIII. — Réputation de sainteté	28

Neuvaine au P. Frédéric.

NIHIL OBSTAT : Montréal, ce 11 Avril 1926.

Fr Georges-Albert O. F. M.

Fr Philippe Lecompte O. F. M.

IMPRIMI POTEST : Montréal, ce 27 avril 1926

F. Jean-Joseph Deguire O. F. M.

Com. Prov.

NIHIL OBSTAT : Montréal, ce 2 mai 1926.

Emile Chartier, Chan.

Gens. des livres.

IMPRIMATUR : Montréal, ce 3 mai 1926.

Emmanuel-Alphonse V. G.

Ev. de Thennesis.

Aux. de Montréal.

IMPRIMATUR : Amiens, ce 21 août 1928.

F. Lamy, vic.-gén.



BNQ



000 378 283